

Gérard Cartier

1, 2, 3, Detrez !

La Hantise de Jean-Philippe Toussaint (Minuit, 2026)



Après un livre autobiographique, *L'Échiquier* (Minuit, 2023) et plusieurs traductions, on n'espérait plus que Jean-Philippe Toussaint donne une suite à ses deux derniers romans, déjà anciens, *La Clé USB* (Minuit, 2019) et *Les Émotions* (Minuit, 2020). *La Hantise* est cette suite attendue, assez indépendante pour pouvoir être lue isolément, les péripéties antérieures nécessaires à sa compréhension étant rappelés au fil du récit. Nous sommes donc à Bruxelles, dans les milieux de la Commission européenne, où travaille le narrateur, Jean Detrez, un spécialiste de prospective stratégique. Il est entré en possession par hasard d'une clef USB perdue par un lobbyiste lié à l'industrie électronique chinoise qui cherchait à l'associer à ses activités troubles – un certain Stavropoulos, patronyme romanesque à souhait, où s'entend l'écho d'un autre nom, celui d'un autre inquiétant Bruxellois d'adoption, Rastapopoulos... Saisissant l'occasion avec une certaine malignité, Detrez analyse les documents présents sur la clef et découvre des indices d'une fraude aux subventions européennes, d'un système de corruption en Bulgarie et l'existence d'une « porte dérobée » dans une machine électronique chinoise proposée à l'Union Européenne, porte qui permettra au fabricant de la contrôler à distance, incognito, à des fins évidemment malveillantes. Detrez, qui d'ordinaire s'abandonne à son caractère indolent (« Depuis mon retour à Bruxelles, j'avais subi en permanence les événements comme si je n'étais pas concerné »), comme tous les héros de Toussaint depuis *La Salle de bains*, mais qui est enclin à de brusques témérités, Detrez se met en tête de tirer l'affaire au clair.

Pas de roman sans amour (c'est, disait un bon auteur, un boudin sans moutarde). Les héros de Toussaint ont à l'égard des femmes un désir gauche et timide qui leur réussit mieux que toutes les audaces : Detrez noue bientôt une liaison avec une femme rencontrée par hasard (par hasard ?) dans un train. Yolanda Paul n'est pas inconnue au lecteur de *La Clé USB*, mais elle n'y jouait qu'un rôle secondaire. Cette forme à peine dessinée s'incarne ici, sans rien perdre de son mystère, fragile, attachante, mais nimbée d'un charme trouble et peut-être vénéneux (elle travaille pour la société de lobbying : n'est-elle pas chargée d'espionner notre héros ? ne va-t-elle pas le trahir ?), personnalité indécidable qui ne s'éclaire qu'à l'approche des dernières scènes – et c'est pour Detrez l'occasion d'un conflit entre l'amour et le devoir, comme chez les classiques. Toussaint, qui s'est longtemps méfié de la psychologie, refuse aujourd'hui de rien s'interdire ; il a raison.

Nous voilà embarqués dans une aventure passionnante, pleine de chausse-trappes et de rebondissements, une histoire d'intimidations et de messages cryptés, de fonctionnaires véreux et de fausse ambassadrice, qui n'a rien à envier aux romans d'espionnage. Un critique a parlé à ce propos de détournement du genre : on se demande bien pourquoi on ne pourrait pas écrire un roman d'espionnage sans déchoir et faillir à la littérature. Quoi qu'il en soit, vrai ou faux roman d'espionnage, ou roman tout court, l'intrigue de *La Hantise* nouée, elle tient le lecteur en haleine jusqu'aux dernières pages, si bien que lisant d'un trait, happé par l'action, je n'ai pris presque aucune note, contrairement à mon intention – emportement à quoi est peu habitué le

lecteur de Toussaint, dont les récits sont habituellement d'un ordre plus intérieur, preuve qu'il a plus d'une corde à son arc.

Au-delà de l'intrigue, deux aspects du roman méritent d'être soulignés. Tout d'abord, ici comme dans *Les Émotions*, Toussaint rend un bel hommage à son père, représenté de façon transparente par le père du narrateur, dont est soulignée l'intégrité et la rigueur morale. Le père de Toussaint, qui était directeur du *Soir* de Bruxelles, préféra démissionner de ce poste prestigieux plutôt que d'avaliser par sa présence à la tête du journal la prise de contrôle par Robert Hersant, le magnat de la presse. Toussaint raconte quelque part que c'est peut-être grâce à lui, qui l'a encouragé à écrire, puis qui l'a adoubé, qu'il est devenu écrivain, et que son père se dépitait de n'être pas présent dans son œuvre. Il y apparaît donc après sa mort, de la plus belle des façons. Cette approche éthique prend, en deux ou trois endroits, une dimension quasi politique qui ne manquera pas de surprendre les connaisseurs de l'œuvre de Toussaint. Aucune prise de parti, évidemment, mais par le biais des propos et des actions de Jean Detrez, le narrateur, et de son père, l'auteur procède à une défense des valeurs européennes (assimilées aux valeurs humanistes : la démocratie, les libertés, etc.) dans une époque où il est relevé qu'elles sont attaquées de toutes parts.

Le contexte institutionnel très particulier dans lequel s'inscrit le cycle de Detrez, celui de la Commission européenne, avec son écheveau de services et de spécialistes qu'agitent en permanence les remous de l'actualité (ainsi de l'éruption de l'Eyjafjöll dans *Les Émotions*), de même que le substrat technique des récits (la prospective stratégique, la technique de chaînes de blocs, ou *blockchain*, et le *minage* des cryptomonnaies), ont nécessité de la part de Toussaint un important travail de documentation. Dans un livre relatif au processus de création (*C'est vous l'écrivain*, Le Robert, 2022), il indique avoir lu beaucoup d'ouvrages spécialisés, et avoir même réalisé une dizaine d'entretiens avec des fonctionnaires de la Commission, des prospectivistes et des responsables d'Eurocontrol. On pourrait craindre que l'ampleur de la matière ainsi collectée n'étouffe le récit : il n'en est rien, *La Hantise* ne se ressent d'aucune pesanteur documentaire. Le contraire s'est même produit dans *La Clé USB*, où des lecteurs ont pu achopper sur quelques termes spécialisés (le *minage* des bitcoins par exemple), qui auraient pu être éclaircis sans nuire à la fluidité de la lecture – tous les lecteurs ne sont pas ingénieurs.

On retrouve dans *La Hantise* ce qui fait la qualité des romans de Toussaint : une écriture qu'on pourrait dire cinématographique si la chose était possible, une écriture visuelle caractérisée par une grande attention aux lieux (ils occupent toujours une place essentielle), aux choses et aux êtres, une acuité de regard, une précision dans la description des gestes et des actions qui gravent les scènes dans la mémoire – qualité qui atteint son acmé dans *MMMM*, le cycle de Marie. Dans le cycle de Detrez, qui est de nature moins statique que le précédent, la moindre imprégnation mentale est compensée par l'animation, et même la fougue du récit, ce que Toussaint nomme *l'énergie romanesque*.

Son travail de la phrase a beaucoup évolué depuis ses débuts. Après avoir longtemps privilégié les énoncés simples et courts, pour des raisons qui tiennent à la fois à un souci esthétique et à l'influence de Beckett (et aussi, note-t-il dans l'un de ses essais, à une certaine méfiance quant à ses capacités littéraires), dont le prototype se trouve dans *La Salle de bains* (« Je passai plusieurs jours à l'hôtel. Je ne sortais pas, ne bougeai pas de la chambre. Je me sentais fiévreux. etc. »), Toussaint a peu à peu donné plus d'ampleur à ses phrases, les développant parfois sur plusieurs pages, en particulier dans *La Vérité sur Marie*, dans une tentative d'épuisement d'une situation ou d'un sentiment. Le sujet du cycle de Detrez, beaucoup plus dynamique, se prêtant moins à la profusion, Toussaint est revenu à une phrase plus serrée, d'allure réglée, mesurée,

même dans les scènes finales de fuite et d'affrontement avec Stavropoulos, une phrase assez proche de celle de ses premiers romans, et à un lexique plus économe, enrichi de peu d'adjectifs, comme chez Robbe-Grillet, à qui il a souvent rendu hommage, ce qui n'empêche pas les inventions de langue (des « vestes de lin las », par exemple, ou bien : « forte de cette vulnérabilité ») et, à l'occasion, un mot plus rare, glissé avec gourmandise (ainsi de l'éloquente *protoporphyrine érythropoïétique* dont souffre un personnage) – et assez souvent l'humour affleure.

La Hantise se conclut sur un coup de théâtre qui semble clore le cycle de Detrez. Mais est-ce bien sûr ? La dernière page refermée, il reste assez d'actions en suspens, de situations irrésolues, de potentialités latentes pour tenter un écrivain – sans compter la magie des chiffres : un quatrième roman répèterait le grand geste formel de *MMMM*. En attendant de lire la suite éventuelle de *La Hantise*, je ne saurais trop recommander la lecture des deux autres romans du cycle, dans l'ordre (à l'origine, ils ne devaient former qu'un seul ouvrage), et même avant celui-ci, pour jouir de la construction d'ensemble. Le cycle de Detrez, comme celui de Marie, ne se développe pas de façon suivie. Si, malgré de fréquents retours au passé, il respecte à peu près la chronologie (ce que ne faisait pas *MMMM*), il s'affranchit de l'unité d'action. Le fil narratif de *La Clé USB*, dont le sujet principal est le réseau d'espionnage chinois, s'interrompt brusquement avant la fin du roman : l'intrigue entamée reste en suspens, Toussaint passe à autre chose, un séminaire au Japon, puis, dans *Les Émotions*, la mort du père de Detrez, la prospective stratégique et les amours du narrateur, dans un mouvement qui déséquilibre fortement l'ensemble, avant que, dans *La Hantise*, ne soit donné suite au récit d'espionnage. Cette discontinuité thématique, cette construction perpétuellement menacée d'inachèvement est l'un des charmes du cycle de Detrez, comme elle l'était du cycle de Marie.

Lorsqu'il s'explique sur sa pratique du roman, Toussaint revendique sa volonté de traiter des réalités contemporaines, d'être à l'unisson de notre époque. Plus qu'aux grands mouvements du monde, à ses évolutions économiques, sociales, politiques, militaires, il s'attache à ses manifestations extérieures, décrivant avec fascination les paysages urbains saturés de lumières artificielles (*Faire l'amour* est né, dit-il, du souvenir des néons colorés de Shinjuku, à Tokyo), et s'emparant avec une certaine audace (vis-à-vis de ses lecteurs) des technologies les plus avancées. On sait que ces outils sophistiqués vont se périmiser, comme tous ceux qui les ont précédés (dans *C'est vous l'écrivain*, Toussaint se souvient de l'incroyable modernité qu'ont représenté les premiers ordinateurs, et de l'excitation qui les a accompagnés) et demain, dans les romans qui les mettent en scène, ils auront sans doute le charme des choses désuètes. Les innovations romanesques formelles, elles, resteront. Plus que par la modernité des décors et des objets qu'il décrit, des sujets qu'il embrasse, c'est par son écriture et par la construction de ses livres que Toussaint est contemporain.

Un extrait pour conclure – une page choisie à la toute fin de *La Hantise* :

La nuit était tombée. il pleuvait faiblement, les feuilles des buissons dégouttaient lentement dans le noir. Je regardais la cour en contre-bas, et je me souvenais qu'il y a quelques mois, je me trouvais là, dissimulé dans l'ombre du mur, et que Stavropoulos se trouvait exactement à la place où je me trouvais maintenant. Les rôles étaient inversés, cela évoquait cette image des rois dans les jeux de cartes, cette symétrie qu'on observe de chaque côté d'une diagonale au centre de la carte, qui donne l'impression qu'un des rois est à l'endroit, triomphant, avec son sceptre et sa couronne, et que l'autre est à l'envers, la tête en bas, vaincu.

J'ignore si, à force d'invoquer quelqu'un, à force d'en parler et de penser à lui, de le plaindre ou de la maudire, on ne finit pas par le faire surgir dans la réalité. Sans doute était-ce une simple coïncidence, mais je perçus alors dans la cour les signes d'une présence humaine. Il y eut, devant moi, dans la nuit, dans les buissons, un frissonnement de la végétation, des feuilles qui bougeaient dans le noir. Dans un tremblement de l'air je vis apparaître Stavropoulos. Était-ce la réalité ou une hallucination produite par mon esprit anxieux ? Y avait-il réellement quelqu'un en ce moment dans la cour ? Je scrutais intensément la nuit, je ne pouvais détacher les yeux du pan de mur grisâtre où j'avais vu cette forme furtive apparaître et se mouvoir. Je pensais à ces ombres projetées sur les murs d'Hiroshima à la suite de l'explosion atomique, la chaleur intense ayant décoloré la pierre et laissé sur le béton un décalque spectral des personnes présentes quelques instants plus tôt. Il ne restait rien de plus à présent de Stavropoulos sur le mur qui me faisait face, une trace fossile et inquiétante de sa présence passée. (p. 277-278)